

GAI
hebdo
PIED

HERVE GUIBERT
PORTRAIT

**LOUBARDS
LA BANLIEUE
AU CŒUR**



ON voudra bien m'excuser, je l'espère, de prendre les choses d'un peu loin : il ne me faudra que deux ou trois minutes pour les ramener au débat d'aujourd'hui.

Les homosexuels, depuis le début du siècle, dès avant Gide lui-même et son *Corydon*, ont consacré beaucoup d'énergie à savoir ce que Dante, par exemple, avait pensé de l'homosexualité, comment il l'avait jugée et quelle place il avait réservé, dans l'autre monde, aux sodomites, comme il disait. Savoir cela, apparemment, c'était, pour les homosexuels, très important. Ils en attendaient des lumières nouvelles sur l'homosexualité et sur ce qu'il convient d'en penser.

Eh bien ils avaient tout à fait tort. L'homosexualité n'est pas plus ou moins innocente selon ce que Dante a bien pu en écrire. J'aimerais le dire bien nettement : ce n'est pas Dante qui juge l'homosexualité, c'est l'homosexualité qui juge Dante. Ce n'est pas Jules Verne ou, pour prendre un cas plus extrême, Céline, qui jugent les juifs, ce sont les juifs, et c'est nous, qui avons le droit de demander à Jules Verne ou à Céline des comptes de leur antisémitisme. L'opinion de Dante ne change rien à la fondamentale innocence de l'homosexualité, mais Dante est un peu plus ou un peu moins grand, moralement, selon qu'il était, ou non, entaché de ce que nous appelons aujourd'hui — le terme est fautif, il faudra en trouver un autre, mais le concept est essentiel, j'aimerais y revenir — l'homophobie(1).

Les Mots des autres

Seulement, juger Dante sur ce point, hors de tout contexte, ce serait absurde : si l'on trouvait chez lui des traces d'homophobie — elles sont en fait relativement faibles, c'est l'un de ses mérites —, elles seraient dues à son époque. Il y a des époques où il est impossible, pour un individu singulier, de ne pas haïr l'homosexualité, tant cette haine est partout. Les homosexuels mêmes l'éprouvent, ils haïssent l'homosexualité en eux-mêmes et ils se haïssent eux-mêmes, puisque, jusqu'à une date récente, ils n'ont eu, pour envisager leur propre condition, que les mots des autres, c'est-à-dire leurs insultes et leur mépris, que les idées des autres, et la répugnante image que les autres leur présentaient d'eux-mêmes, en les persuadant qu'elle était la seule vraie.

Lucien Febvre, ici même, à Strasbourg, si je ne me trompe, a montré, par ses travaux, qu'il était impossible, en Occident, à l'époque de Rabelais, d'être athée : personne, pas même un génie, n'avait à sa disposition, dans le contexte culturel et religieux de ce temps-là, les éléments et les moyens d'une telle pensée, l'athéisme.

Il y a eu des époques, des milieux, où il était impossible, tellement l'antisémitisme était consubstantiel à la société et perçu comme naturel, comme évident, comme allant-de-soi, de n'être pas antisémite, si moralement inattaquable qu'on puisse être par ailleurs ; des époques où nous ne pouvons pas trouver, sur ce point, un seul *juste*.

Contextes

Aujourd'hui, il est très possible, culturellement, intellectuellement, d'être athée, il est très possible, heureusement, de n'être pas antisémite, et il est très possible, enfin, de n'être pas homophobe (encore qu'il faille à beaucoup un immense effort pour échapper à un sentiment qu'on leur a donné comme allant de soi, la haine et le mépris des homosexuels). Les choses ont changé. Les homosexuels trouvent autour d'eux beaucoup de gens, une minorité encore, peut-être, mais une minorité déjà nombreuse, pour reconnaître avec eux l'absolu-

Meurtre du Père

[Tandis que j'aurais dû écrire ma chronique hebdomadaire pour Gai Pied, j'étais à Strasbourg afin d'y témoigner au procès de l'évêque. Ce procès, comme on sait, n'a pas eu lieu. Mes co-témoins et moi n'avons donc pas pris la parole, non plus que les plaignants. Comme je n'ai pas, cette fois-ci, d'autre copie à présenter, voici (à peu près) ce que j'avais l'intention de dire là-bas.]

lue, la radicale innocence de leurs préférences et de leurs pratiques sexuelles (lorsqu'elles sont effectivement innocentes, bien entendu, lorsqu'elles ne font de tort à personne, c'est-à-dire dans la quasi-totalité des cas : il y en a quelques autres, l'homosexualité a ses égoïstes, ses profiteurs, ses violeurs mêmes ; mais ces derniers nettement moins nombreux, je pense, que dans l'hétérosexualité).

Seulement, les libéraux d'aujourd'hui, nos amis hétérosexuels, ceux qui sont persuadés avec nous que l'homosexualité n'est en rien coupable, ils ne sont pas forcément supérieurs, moralement, individuellement, aux farouches homophobes d'hier. Ils ne sont pas arrivés à leur conviction, hélas, par un objectif examen, mais seulement par faiblesse, par esprit d'initiation, de conformisme, parce qu'ils voyaient que l'homophobie, autour d'eux, reculait et perdait de ses prestiges, de son insolente évidence. Ils ont la chance de vivre dans un climat culturel et moral différent, qui leur laisse la liberté de n'être pas homophobes, cette liberté que n'avaient pas leurs parents ou grands-parents. Les jugements moraux, et les attitudes pratiques qui en découlent, ne naissent pas dans l'abstrait, dans un vacuum culturel qui permettrait à chacun, comme ce serait souhaitable, de se faire, sur tel ou tel acte, une opinion qui soit vraiment la sienne. Ils procèdent d'un climat, d'un contexte général auquel il est nécessaire de veiller constamment, avec une vigilance dont témoigne heureusement l'action des plaignants dans le procès d'aujourd'hui.

Que les propos de l'évêque de Strasbourg soient homophobes, c'est l'évidence. Les homosexuels ne sont pas des infirmes : j'espère qu'on ne nous imposera plus l'humiliation d'avoir à le prouver. Mais ce que de telles paroles n'ont pas de vérité, elles le créent : car elles, et tout l'appareil idéologique, religieux, scolaire qui est derrière elles, fabriquent, tous les jours, des infirmes, rendent infirmes des homosexuels, tous ceux pour qui les mots d'un évêque comptent encore un peu, tous ceux qui vivent dans un milieu où les mots d'un évêque ont une quelconque portée. Je peux témoigner que le lendemain du jour où elles ont été prononcées, on me les a, dans ma propre famille, citées comme des vérités d'évangile. Le comble est que,

dans certains esprits, elles passent pour modernes, libérales, éclairées : les homosexuels ne sont plus des monstres criminels qu'il faut châtier, ce sont de pauvres infirmes qu'il faut soigner. C'est à l'issue du malheur qu'engendre une phrase pareille qu'il convient de la juger ; selon tout ce qu'elle fait naître de honte, d'humiliation, de mépris des autres et de soi-même, et, plus précisément, d'infirmité, au sens étymologique de ce terme, défaut de fermeté, incapacité, qui fait que les handicapés physiques, très légitimement, le rejettent. On a là, dans sa perfection, le mécanisme rigoureux de tous les racismes, qui veulent faire passer leurs conséquences pour leurs causes, et qui condamnent, dans un groupe donné, les caractères dont ils sont eux-mêmes responsables. Tout le malheur, toute la culpabilité, tous les ridicules, toutes les infériorités qu'on prête aux homosexuels, ils ne viennent pas, quand ils existent, de leur homosexualité, ils viennent de l'homophobie. Les homosexuels ne sont pas des infirmes, mais l'homophobie en a rendu infirmes, et continue d'en rendre infirmes, des millions.

La tare

Ce qui me paraît important ici, c'est que, pour la première fois, ce n'est pas l'homosexualité qui est sur le banc des accusés, c'est l'homophobie. L'homosexualité, depuis un demi-siècle, s'est beaucoup défendue. Aujourd'hui, elle a persuadé beaucoup de gens et elle s'est persuadée elle-même, enfin, de son innocence absolue, que reconnaît, à quelques fâcheuses exceptions près, la loi même. L'homosexualité accuse, comme elle en a le droit et comme elle en a le devoir. Elle peut reprendre presque terme à terme, mais légitimement, les accusations de ses anciens accusateurs. Elle combat une tare morale qui souille une société, l'homophobie. Elle interroge sur les origines de cette tare, comme on a pu s'interroger sur les origines de l'antisémitisme ou de la violence. Elle les reconnaît dans la paresse intellectuelle, dans la lâcheté à remettre en cause des préjugés venus du fond des âges, dans la misère psychologique, dans les pulsions d'agression, dans la volonté de puissance, dans la haine de la différence ; dans les mauvais livres, dans les sales journaux, dans les propos des mauvais maîtres, dans les sermons des mauvais pasteurs. Elle relève dans les paroles de certains prêtres, d'un prélat, des germes de contamination, des instruments de propagation du fléau. Elle les dénonce en public, elle les dénonce juridiquement ; et ce faisant elle étonne, parce que les Français, aujourd'hui encore, sont habitués à voir dans l'Eglise une instance morale qui se prononce sur la moralité de tel ou tel acte, et non dans la parole d'un des représentants les plus insignes de cette Eglise, le possible objet d'un jugement moral et aujourd'hui d'un jugement juridique. Nous avons trop été habitués à soumettre nos actes, par paresse, par lâcheté, par incertitude de nous-même, par excès de modestie, au jugement d'instances formidables, Dante, la Bible, l'Eglise, Dieu, toutes les figures d'un Père absolu dont nous attendions la fulgurante révélation de notre innocence ou de notre culpabilité. L'homosexualité a enfin le courage de s'examiner elle-même, et elle se trouve innocente absolument. Ce qu'elle désire voir juger maintenant, c'est l'homophobie.

(1) On comprend comment je ne sais qui est arrivé à ce terme-là, par cavalière abréviation de quelque chose comme *homosexualité-phobie*, phobie de l'homosexualité. Mais le mot homophobie, tel qu'il se présente, signifierait plutôt *haine du même*, alors qu'il s'agirait au contraire de haine de l'autre, de celui qui est différent de soi. Je n'ose proposer *hétérophobie*, qui prêterait à d'autres confusions, ni *achriannophobie*, « dur »...